

Ah la vache !

Une jolie petite vache sans tâche se désole.

– J'en ai marre de me faire tripoter les tétons deux fois par jour, se plaint-elle au vieux taureau.

– De quoi te plains-tu, fillette ; l'herbe de cette belle prairie est verte et tendre, l'étable est chaude et propre, le fermier sympa.

– Oh toi bien sûr, tu n'as qu'à promener tes roubignoles toute la journée et honorer ces dames au gré de tes envies.

– Et puis donner son lait, c'est le rôle de la vache, renchérit la Marguerite.

– Évidemment, toi, depuis ta virée avec ton prisonnier, tu ne penses qu'à ça.

– Dis-donc la vache sans tâche, tu penses faire quoi d'autre ? intervient sa voisine, secrétaire d'état à l'Élysée ?

L'assemblée bovine éclate de rire.

– Et pourquoi pas ? lance la petite vache en colère.

– Ça y est. On a une vache folle ! s'exclame la vieille Martine. Redescends de ton petit nuage, ajoute-elle.

La pauvre petite a maintenant envie de pleurer. Où sont la compassion, la gentillesse, où sont les rêves ? Partir en voyage, faire le tour du monde, sortir de ce vert pré-carré. Arrête de procrastiner, se dit-elle. En ce petit matin d'été parfumé, le fermier écarquille les yeux. Il n'en revient pas. Par la fenêtre, à travers le vieux carreau un peu fou, voit-il une de ses vaches prendre son élan et sauter dans un bond énergique et élégant, par-dessus la clôture électrique ? Ébahi, il s'écrie :

– AH LA VACHE !!!!!

Isabelle BERNEDE

Petite histoire nocturne

Toc, toc, toc ! Toc, toc, toc... !

Non, non, ce n'est pas un pic vert ! Ce bruit surgit dans MA boutique ! Que se passe-t-il donc ? Je laisse les baguettes bien levées, prêtes à être enfournées, et je cours vers le magasin. Ne tambourinez pas ainsi à la fenêtre ! L'heure de potron-minet n'est pas arrivée ! Ouverture à 7h !

Je tourne les talons et mon visiteur perturbateur s'égosille dans la nuit noire :

– Ouvrez-moi ! ouvrez- moi ! C'est une question de vie ou de mort ! Je vous en supplie !

Je regarde alors l'homme à travers la lumière floue d'un réverbère, un grand blond, jeune, avec un imperméable gris. Il joint les mains dans sa supplique...

Je ne peux rester insensible ! J'ouvre la porte. La clochette retentit et l'homme s'empresse de refermer derrière lui. Je lui demande de me suivre au fournil. Mon pain n'attend pas et mes clients non plus.

– J'ai eu trop peur ! me déclare avec force mon invité surprise. Trop peur !

Il conserve une respiration saccadée. Il regarde tout autour de lui, s'assoit sur une caisse...

Mes six rangs de baguettes enfournées, je contrôle la température. Tout va bien pour moi ! Peur de quoi ? Peur de qui ?

– Vous ne les avez pas vus ? Une vraie horde ! Ils sont au moins dix ! Ils retournent toutes les poubelles de la rue et, vraiment, j'ai eu très peur ! J'ai cru ma dernière heure arrivée ! Il faut appeler la police !

– Inutile. En cette saison, c'est fréquent ! Vous parlez des sangliers, n'est-ce pas ?

Mon interlocuteur acquiesce.

– En fin d'hiver, ces animaux manquent de nourriture dans les bois et viennent se servir chez nous. Ne vous inquiétez pas ! Les éboueurs vont passer. Alors, ils s'en iront et vous pourrez continuer votre voyage.

– Oh la vache ! Vous êtes un flegmatique, vous !

– Non, c'est juste l'habitude ! Tenez, goûtez-moi ce pain aux agrumes. Je teste une nouvelle recette. Qu'en pensez-vous ?

Mon visiteur nocturne s'est rasséréné. Il prend son temps pour déguster.

– J'en pense que j'ai bien fait de passer dans votre rue ! J'ai eu de grosses émotions, un accueil bienfaisant et un délicieux pain, divinement parfumé, pour mon petit déjeuner. Je m'appelle Hervé, Hervé Duchemin. Vous n'auriez pas un café à m'offrir pour accompagner cela ?

– Nous allons le partager. La cafetière est au chaud ! Moi, c'est Jeannot. Je vous mets un nuage de crème sur le café ?

– Avec plaisir ! C'est la première fois de ma vie que je me trouve dans un fournil, avec un boulangier bon comme du bon pain ! En attendant les éboueurs, je peux vous aider ?

– C'est pas de refus ! Regardez, versez cette eau mise à température dans le pétrin que je démarre. Ajoutez deux tasses d'huile d'olive, c'est une préparation pour de la fougasse. Et de fil en aiguille, de baguettes aux graines en pains ronds de campagne, de sacs de farine en mottes de beurre, de croissants en chocolatines, la nuit passe et nous sympathisons. Les étagères de la boutique se remplissent et le rayon des viennoiseries se garnit. Soudain, le tintamarre des éboueurs envahit la rue. Les poubelles claquent. Des cris strient le petit matin pour chasser la harde des sangliers hors de la ville. Hervé est songeur :

- Jeannot, tu fais le plus beau métier du monde ! Jusqu'à présent, j'ai procrastiné de jour en jour pour choisir ma voix. Je viens de la trouver ! Comment te remercier ?
- Remercie plutôt les sangliers !

Geneviève BUSSCHAERT

Une vache de matinée

Christophe se réveille en forme ce matin. Rien de tel qu'une bonne nuit de sommeil pour aborder de pied ferme une nouvelle journée. Programme de la matinée : aller au marché et ramener à Cathy les agrumes qu'elle affectionne tant et avec lesquels elle concocte des punchs de sa composition qui ont le don de flatter l'odorat, caresser le palais et ravir les papilles.

Une douche vite prise, un rasage approximatif, un coup de peigne aventureux et le voilà parti sur sa bicyclette. Le ciel est assez couvert et il va pouvoir faire la course avec les nuages comme lorsqu'il était enfant. Selon les prévisions météorologiques, le temps aurait dû être dégagé. Encore un anticyclone qui n'a pas fait son travail et préféré procrastiner et perturber de ce fait tous mes projets de sortie, pense Christophe.

Nez en l'air sur sa petite route de campagne, il se trouve tout à coup face à face avec une grosse vache limousine, sûrement échappée d'un pré voisin et qui traverse la route d'un pas lourd. Il s'arrête et, les yeux dans les yeux, tous deux se dévisagent jusqu'à ce que le mammifère, l'air méprisant, décide de poursuivre son chemin. Ouf ! pense Christophe, le choc aurait pu être violent.

C'est ainsi que, tout fébrile, il arrive enfin sur la place du marché. L'ambiance festive et colorée lui remet du cœur à l'ouvrage et c'est l'esprit léger qu'il va de stand en stand picorer les aliments que Cathy avait inscrits sur une petite liste. Au bout d'une demi-heure, tout lui semble parfait et c'est les sacoches bien remplies qu'il prend le chemin du retour. Avant de quitter le petit village, il fait une dernière halte chez le boulangier et ne résiste pas à ajouter au pain quelques viennoiseries. Content de lui, il enfourche sa bicyclette en direction de la maison.

Une pluie fine et pénétrante commence à tomber. Son regard est un peu flou derrière ses lunettes embuées lorsque soudain, trois kilomètres plus loin, il retrouve, même lieu, même endroit, la vache vagabonde qui, cette fois, se range sur le bas-côté et le regarde passer en meuglant. Vivement l'arrivée ! Encore quelques coups de pédales et le voici au bas de l'allée menant à la maison. Il distingue Cathy derrière la fenêtre et se laisse porter par l'odeur du café réconfortant qui l'attend.

Françoise CARTRON

Le nez dans le pétrin

Le nez dans le pétrin... N'est-ce pas ainsi qu'on imagine un peu le boulangier (le vôtre peut être) ? Vous passez dans la rue quand soudain, par la fenêtre de son échoppe, s'échappe une odeur de pain chaud. La sensation vous titille, vous invitant au voyage vers un lieu dont vos souvenirs et votre imaginaire sont seuls garants : matin de rêve, petit déjeuner, simple ou... somptueux : pour sûr, réveil délicieux...

Hum..., boulangier ! Magicien de la gourmandise, malaxant à l'envie la pâte, l'étirant, la plaquant avec vigueur sur la table, puis la façonnant avec amour encore et encore... Il aime ce qu'il fait, heureux dans son travail.

Oui, c'est ainsi qu'il me plaît sans doute de l'imaginer. Vous aussi peut être ?

Eh bien Messieurs et Mesdames, aujourd'hui : changement !!!

Aujourd'hui est un autre jour !

Faire du pain, ne pas gagner son pain...Rien ne va plus. Notre boulangier est dans le fou, la tête dans les nuages, rêvant à des jours meilleurs. Quelque peu agacé, angoissé, las, très las... Il en a marre. Il y a de quoi, non ? Je ne m'étendrai pas sur les difficultés du métier dans la situation actuelle. Vous en avez sûrement suffisamment entendu parler. Je vous fais grâce de toutes les doléances... Il n'a pas envie de faire son pain, et même si ce n'est pas son genre, il décide de faire "sa petite grève personnelle".

Voyez-vous, parfois, il arrive que, face à l'adversité, au lieu de maugréer et persifler à n'en plus finir, il y a comme un "pétage de plomb", un coup de théâtre.

Il décide de fermer boutique. Pour la journée. Il est fatigué, désabusé quelque peu. Il fera son pain demain ou... après demain...hé, hé, hé !

Est-ce qu'il ne serait pas dans un processus de procrastination ou est-ce autre chose ? Une fantaisie, un caprice, une folie de l'instant pour échapper à la pression ambiante ? Souffler, tout simplement et se dire qu'il est le maître du jeu pour une fois...

C'est ainsi : Il fera son pain quand ça lui chantera, (aujourd'hui peut-être ou bien demain...) au gré de son humeur et du temps.

L'espace d'un instant, il joue : il devient metteur en scène, acteur, spectateur.

Et vous ? Je présume que vous ne seriez pas emballé de cette petite farce, vous trouveriez un peu léger ce comportement qui vous priverait de votre baguette alors qu'il vous semblait qu'elle n'attendait que vous.

Hagards devant la devanture de la boulangerie, vous liriez : « Pas de pain... aujourd'hui peut-être... demain... Ou à la saint- glinglin... Boulangier ayant déserté, vous fera signe quand bon lui semblera... »

Francine CORDON

Le boulanger rêveur

Mon boulangier est un procrastinateur, souvent il remet au lendemain des recettes de pains et fabrique des croissants ou des chocolatinnes au lieu de travailler sa pâte pour confectionner ses pains aux agrumes, sa baguette de campagne... bref, c'est un rêveur simplement.

Chaque matin, devant son pétrin, il jette un coup d'œil par la fenêtre et la tête dans les nuages, imagine de drôles d'idées de voyages, couché dans les herbes printanières.

Il aime s'amuser ce gros bonhomme, alors pourquoi ne pas partir sur le dos de la noiraude, une belle vache normande noire et blanche.

Perdu dans ses élucubrations champêtres, ses paupières se ferment pour une somnolence qui dilue peu à peu son rêve, dans un flo artistique digne d'une toile de Cézanne.

Mais le charme est vite rompu car sa femme entre dans son antre afin qu'il se remette dare-dare au travail.

Dany DROUHIN

REVERIE

Depuis quelques semaines les nappes de brouillard se succèdent.

Une journée pluvieuse m'a incitée à regarder par la fenêtre, à travers les rideaux de cretonne. J'étais dans les nuages, je rêvais d'un voyage au soleil. Mais où aller ? J'étais dans le flo total. Pourquoi pas en Espagne avec sa douce chaleur, j'irai cueillir des agrumes et les dégusterai sur place. Quel délice de manger des fruits sur l'arbre !

Mais pour le moment, de la baie vitrée du salon, je ne vois que les vaches, des blondes d'Aquitaine, qui broutent sans s'arrêter malgré la pluie qui se déverse sur elles.

Pauvres bêtes ! Moi je suis bien au chaud à côté de la cheminée.

J'attends le son du klaxon, deux coups brefs qui m'indiqueront le passage du boulangier.

Il passe tous les jours livrer son pain et ses viennoiseries, un vrai régal.

Aujourd'hui je n'ai pas envie de l'attendre devant le portail comme d'habitude, car avec cette pluie, mes rhumatismes me font souffrir.

Pourquoi procrastiner, c'est décidé, je pars en Espagne.

Chantal GALLAND

Disharmonie matinale

Ce matin-là, lorsque Marcel a ouvert sa fenêtre puis ses volets de bois sur la campagne périgourdine plongée dans le brouillard de ce printemps, il n'en a pas cru ses oreilles : les cloches de l'église sonnaient, là-bas dans le bourg, à toute volée. Que se passait-il donc ? Un coup d'œil à sa montre lui indiquait qu'il était encore tôt, à peine huit heures ! Son regard scruta le paysage devant lui : tout était calme, tout était flou, le village au fond du vallon se perdait dans les nuages.

Soudain, il crut entendre un bruit de moteur. La camionnette d'Auguste, son ami le boulangier arrivait au tournant de la petite route montant vers sa maison. Aussitôt, le « tut tut tut » qu'il connaissait bien se mêla aux appels des cloches, tandis qu'au fond de son étable, Noiraude, son unique vache poussait des mugissements en total désaccord avec la symphonie ambiante !

Marcel, rongé d'inquiétude, enfila précipitamment ses vêtements de la veille, descendit aussi vite qu'il le put les quelques marches devant sa maison tandis qu'Auguste s'avancait déjà vers lui.

- Qu'est-ce qui se passe ce matin ? Pourquoi les cloches sonnent comme ça ?
- Mon pauvre Marcel, tu ne sais pas ! C'est la mobilisation ! La guerre est déclarée !
- La guerre, mais quelle guerre ? Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Tu n'as pas regardé les informations à la télé ces temps-ci ? Ça veut dire que les chars russes ont envahi la Pologne cette nuit, il est encore plus fou qu'on croyait, ce fichu Poutine ! C'est sûr que ça va mal finir, ils vont faire sauter la planète sans tarder !
- Oh, moi, tu sais bien que je n'ai pas de télé, j'aime mieux me promener sur les chemins tant que mes jambes me portent... Mais alors, tu as dit que c'est la mobilisation ? Et les cloches qui n'arrêtent pas de sonner ! Ça me rappelle ce que racontait mon grand-père en août 1914 lorsqu'il est parti pour la grande guerre... Et les jeunes vont être mobilisés alors ? Tiens, tu sais, je suis bien content de ne pas avoir eu d'enfant. Et je suis bien trop vieux pour tenir un fusil ou conduire un char, et toi aussi d'ailleurs...
- Oui, nous, on est trop vieux mais moi j'ai une famille, et je m'inquiète beaucoup pour eux. Qu'est-ce qui va se passer ?
- Tiens, les cloches se sont arrêtées ! Mais elles ont dû réveiller tout le monde. Dis donc Auguste, tu m'amènes au village dans ton fourgon ?
- C'est que, je ne reviens pas au village maintenant, guerre ou pas guerre, le fourgon est chargé des bonnes miches qu'a fait cuire mon fils Joël, cette nuit et il faut bien que je fasse ma tournée, on m'attend dans les petits villages... Guerre ou pas guerre, il faut bien continuer à manger, tant qu'on est vivants !

- Bon, alors, tu sais, j'ai pas envie de rester là chez moi à rien faire aujourd'hui ! Tu veux bien m'emmener avec toi dans ta tournée ! Au moins, je verrai du monde avant de mourir cramé par une bombe atomique...

- D'accord, monte ! »

C'est à ce moment précis que le portable a sonné dans la poche de la salopette d'Auguste :

- Allo ? Quoi ?... Mais comment ?... Ah, c'est pas vrai ! ...Ah les fadas ! »

Auguste n'a pas entendu ce qui se disait dans le téléphone et il attendait impatiemment les explications de son ami : non, il n'y avait pas encore la guerre, on était le premier avril et c'était juste un canular de très mauvais goût imaginé par quatre jeunes du village qui avaient tout combiné !

- Bah, c'est peut-être juste une répétition avant ce qui risque d'arriver... En attendant, monte dans mon camion, Marcel, je t'amène quand même dans ma tournée et on va fêter la fin de la fausse guerre dans le café de chez Michel !

Marie-Thérèse LABORDE

Si...

Si nous étions des oiseaux, les voyages n'auraient pas de fenêtres. Nous pourrions dessiner de nos ailes d'infinies cartes aériennes, le vent nous guiderait sans relâche, notre instinct en mémoire nous indiquerait l'odeur d'un marais bordé de sphaignes douces, gorgées d'insectes, il nous ramènerait au souffle doux d'une source embusquée, aux cris joyeux des becs ouverts dans le vide des falaises qui battraient le rappel aux amours ailées.

Si j'étais un oiseau, je défierais les nuages, mon corps-plume lancerait des flèches silencieuses dans les gaz flous et j'en ressortirais alourdi de pluie. Happé par la douce chaleur d'un rivage blanc, je glisserais à la crête des vagues, voleur d'embruns, seul dans la danse bleue du ressac.

Mais je suis assis derrière une fenêtre, bercé par le monologue du rail, l'air vicié d'un compartiment où résiste une odeur d'agrume pelé. Derrière la vitre lisse d'indifférence, apparaissent les vaches, fidèles au train-train paisible du paysage. Le mouvement se suspend sans odeur, sans gazouillis, l'impassible tableau glisse maintenant aux villages endormis.

En face de moi, un journal ouvert m'offre son mutisme vertical, mon rêve reprend son envol, plus de fenêtre.

Françoise RAVET

Décollage

C'est au cours de mon dernier voyage au Pakistan que cet enivrement de l'altitude m'a produit ses plus grands effets. Profitant d'une fenêtre météo favorable, le groupe auquel je participe avait décidé, un an auparavant, d'affronter l'ascension du Broad Peak, le douzième sommet le plus haut du monde.

Ce groupe hétéroclite constitué par un pur hasard, lors de visites de caves en Bourgogne au printemps 2018, se compose d'un boulangier, d'un égoutier, d'une infirmière, d'une monitrice d'auto-école et de moi-même.

A priori, rien ne pouvait laisser penser à une telle complicité qui allait nous conduire, en théorie, sur le toit du monde. L'objectif partagé, un peu flou et surtout très fou, n'étant pas tant l'ascension que le désir de décoller du toit du monde à plus de 7000 mètres, accroché à une voile de parapente, au-dessus des nuages et au plus près des étoiles.

Trois semaines d'acclimatation à l'altitude devaient nous suffire pour éviter tout problème physique lié au déficit en oxygène à une telle altitude. Chacun d'entre nous, avait vécu durant ces six derniers mois une préparation hors du commun pour affronter l'impossible et se sentait prêt à tout défi.

Notre motivation était à son comble !

Contre toute attente, rien ne se passa comme prévu notamment lors du premier bivouac, au camp de base. Éric n'avait pas pris les chaussettes adaptées, Sophie, elle, avait oublié ses gants et pire encore, Sylvie avait pris un duvet à la place de sa voile.

Une bande de « Pieds Nickelés » assis dans la tente étaient prêts à l'aventure !!!

Était-il vraiment judicieux de me joindre à une telle expédition ?

Ma lucidité, surtout aidé par la bruyante tronçonneuse de mon voisin au lever du soleil, finit de me convaincre d'abandonner l'idée et de me désolidariser du groupe.

Rêve ou décollage, allez savoir !

Jean-Philippe THIERY
